
Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN (éd.),
Rethinking Nature. Challenging Disciplinary boundaries

Londres/New York, Routledge, 2017

Marie-Christine Zélem



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/2125>

DOI : 10.4000/allemande.2125

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2019

Pagination : 539-544

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Marie-Christine Zélem, « Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN (éd.), *Rethinking Nature. Challenging Disciplinary boundaries* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 51-2 | 2019, mis en ligne le 02 décembre 2019, consulté le 22 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/2125> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.2125>

Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN (éd.), *Rethinking Nature. Challenging Disciplinary boundaries*, Londres/New York, Routledge, 2017, 282 p.

Rethinking Nature est un livre stimulant. À partir de perspectives interdisciplinaires et interculturelles, il aborde la place centrale de la Nature et les chemins complexes par lesquels nos sociétés sont de plus en plus obligées de penser la Nature. Le défi de ce livre est de montrer pourquoi et comment différentes disciplines peuvent travailler ensemble, ou non, afin de redessiner des cadres théoriques.

Compte tenu de l'urgence climatique et des nombreux signaux envoyés par les scientifiques, notamment ceux réunis autour des travaux du GIEC, les humains sont maintenant contraints de réaliser que leur survie dépend de la façon dont ils vivent, et pourront vivre, avec les ressources de la planète. Le fil conducteur du livre est une discussion sur la façon dont les sciences sociales peuvent contribuer au débat sur la fin du modèle économique actuel, qui, s'il ne devait pas être abandonné, condamnerait toutes les espèces de la vie sur Terre (espèces animales et végétales, mais aussi espèce humaine). Cela suppose de revisiter le concept de la Nature. C'est un concept polysémique qui invite à redéfinir les cadres traditionnels et les outils dont disposent les disciplines académiques pour y contribuer. Ce concept est censé produire de nouveaux champs d'investigation et de nouvelles pratiques, et peut-être de nouveaux outils, pour explorer le lien très particulier entre les activités humaines et la santé de la planète.

Les auteurs proposent d'interroger la cosmologie qui est la nôtre depuis le XIX^e siècle (séparation entre une Nature universelle et des cultures humaines contingentes). L'ensemble de l'ouvrage se présente comme une réflexion de type inclusive et systémique. Il invite à poursuivre le débat sur la place de l'être humain dans la Nature, à élargir les perspectives de dialogue entre cultures. Il invite à réfléchir davantage « par le bas » (dans une approche participative, qui s'ancre sur les territoires vécus) sur les visées de la technique et de la science, pour aujourd'hui, et pour les générations futures.

Le livre est organisé en cinq parties. La première partie porte sur les valeurs et l'action, et la suivante sur les écrits et les représentations. La troisième partie traite des mouvements et de l'activisme. Dans la quatrième partie, on trouve des textes sur les écologies renouvelées et la dernière partie est une contribution à la réflexion sur notre relation avec les animaux.

Dans la première partie, les auteurs insistent sur la nécessité de prêter attention à la dimension symbolique et aux aspects éthiques, philosophiques, spirituels et psychologiques de la réflexion. Ce point de vue systémique conduit à de nouveaux paradigmes liés à la réalité concrète. Catherine Larrère montre comment nos conditions environnementales actuelles nécessitent de combiner deux types d'éthique : l'une (qui relève d'une approche nord-américaine) se concentre sur les relations à la Nature et développe une éthique de respect envers la Nature. L'autre (qui se rattache à un point de vue plutôt européen) étudie les relations avec la technologie et questionne une éthique de la responsabilité concernant les conséquences des actions technologiques. Hicham-Stéphane Afeissa explore trois approches des questions environnementales : la gestion de l'environnement et la quantification des ressources naturelles (l'approche européenne dominante), l'éthique environnementale (l'approche anglo-saxonne) et l'écologie profonde (qui découle des travaux attribués à Arne Naess). Selon ce dernier point de vue, la protection de la Nature devrait être liée à l'épanouissement personnel. (Ce concept est utilisé en particulier dans les travaux traitant d'écospiritualité et en écopsychologie.) Pour sa part, Aurélie Choné voit un lien entre l'écologie et la spiritualité : l'engagement existentiel des pratiques écologiques intègre une dimension thérapeutique une fois que le bien-être individuel et le bien-être de la planète sont

re-connectés l'un à l'autre. Selon elle, toutes les espèces sont dotées du même droit de vivre et l'existence de toutes les espèces devient une fin en soi. Si l'écologie profonde a souvent été comprise comme une dérive totalitaire ou sectaire, les auteurs la considèrent comme un bon outil d'analyse qui gagne progressivement en notoriété du fait du changement climatique. **Dennis L. Merritt** explique ensuite que l'écopsychologie constitue une réponse face à la crise environnementale. L'écothérapie utilise les principes de l'écopsychologie qui inclut la Nature dans un cadre thérapeutique. Elle postule que les valeurs, les attitudes, les perceptions et les comportements influent sur l'environnement. Par conséquent, le monde non humain devrait être considéré comme une valeur en tant que fin en soi, et pas simplement pour sa valeur d'usage pour l'homme. C'est pourquoi la société moderne a besoin à la fois de la science, mais aussi du sens du sacré. En cela, elle est de plus en plus poussée à développer une vision du monde plus écologique.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, les auteurs montrent que la Nature est une représentation sociale. **Nathalie Blanc**, par exemple, considère l'environnement comme faisant partie de notre vie sociale et politique. Selon elle, le développement des voies vertes, des jardins partagés, de l'agriculture urbaine ou des réseaux écologiques aide les gens à mieux comprendre l'importance de la biodiversité, et à devenir des citoyens. Cela conduit à une forme d'expérience esthétique dans la vie ordinaire. Mais ces initiatives restent le produit d'une planification spécifique. Il est alors nécessaire de repenser la séparation entre l'esthétique de la Nature et l'esthétique de l'environnement. Et il importe de se rappeler que ré-examiner la place de la Nature dans nos cultures implique une modification plus profonde des processus démocratiques qui implique de toujours inclure la question environnementale dans les débats et décisions politiques. De son côté, **Emmanuelle Peraldo** explore les origines et les significations de l'écocritique et en pointe les limites. Ce mouvement critique a été développé en opposition au postmodernisme et au poststructuralisme (Foucault, Derrida). Cette méthode critique analyse certains genres littéraires (récits de voyage, road novels, récits de science-fiction...) en tant que vecteurs d'une réflexion écologique et éthique. L'écocritique replace la vie non-humaine au centre et tente de mettre en garde l'homme quant à sa tendance à raisonner de manière trop anthropocentrée. De la sorte, l'environnement occupe une place centrale dans toutes les réflexions qui conduisent l'homme à l'impacter. Pour sa part, **Laurence Dahan** a sélectionné quelques textes littéraires (Goethe, Flaubert, Duflo...) pour montrer comment l'épistémocritique franchit les frontières des disciplines pour ouvrir un dialogue entre sciences naturelles et études culturelles. Elle nous rappelle que la notion de «Nature» est complexe et qu'elle a plusieurs significations. Par ailleurs, elle n'existe pas indépendamment de la notion de Culture. Au contraire, elle se construit à partir de déterminants culturels. Ses variations historiques et culturelles doivent être explorées comme telles. La Nature peut alors être saisie à travers tout un système de formes symboliques, de pratiques, de modes de production, de perceptions et d'actions. Toutes ces dimensions interagissent dans un espace social. Elles sont interprétées, transformées, façonnées et préservées par la technologie, les systèmes de connaissances, les rituels et les règles sociales. En même temps, la Nature n'est pas seulement un objet de discours, mais le cadre de la vie sociale, cadre dans lequel elle est étroitement liée à ce qui relève des cultures. Ainsi, le mythe d'une division Culture/Nature devrait être ré-exploré.

La troisième partie du livre traite de l'environnementalisme. Elle aborde autant les valeurs qui le sous-tendent que les actions qui en découlent et qui s'expliquent par le lien qui existe entre la culture et le pouvoir. Deux revendications sont ainsi à prendre en considération : l'efficacité et la justice environnementale. À partir des auteurs

allemands du XIX^e siècle, **Catherine Repussard** se demande comment l'écologie est née de la sociologie, discipline qui n'est a priori pas vraiment tournée vers la Nature. Elle rappelle que les romantiques pensaient que les humains faisaient partie de leur environnement naturel, et que, par la suite, c'est l'écologie profonde (deep ecology) qui a replacé la Nature au cœur des réflexions. Elle se demande ainsi comment des champs de recherche interdisciplinaires comme l'ethnoécologie ou l'écoféminisme ont pu émerger. Historiquement, on peut tenter une comparaison : de manière générale, les minorités sont souvent chassées ou réduites au silence ; or c'est ce que l'on retrouve à propos de la Nature. Cependant, Catherine Repussard critique la notion d'adaptation qui, selon elle, traduit seulement le fait que le modèle capitaliste a trouvé de nouvelles opportunités de créer de la croissance. Enfin, elle souligne le fait que l'écologie politique a permis l'émergence de contre-pouvoirs, en particulier dans la société civile, ce qui contribue à ce que les sociétés humaines commencent lentement à réfléchir à des alternatives à la croissance. Pour sa part, **Margot Lauwers** explique la manière dont l'écoféminisme considère la domination des femmes comme une domination de la Nature. D'après les écoféministes, la crise écologique est le résultat prévisible d'une culture patriarcale. Tout en dénonçant la relation présumée entre les femmes et la Nature, les féministes, rapports d'experts à l'appui, notent que les femmes et les enfants souffrent plus que les hommes de la dégradation de l'environnement. C'est en cela que les travaux de Margot Lauwers rejoignent les propos précédents qui mettent en avant les rapports de domination et de pouvoir comme rapports structurants. L'article de **Graham Woodgate** traite de la manière dont la sociologie de l'environnement conduit à différentes conceptions de l'écologie. Son article commence par l'exposé du point principal de la sociologie environnementale qui consiste à penser qu'il existe des interactions réciproques entre la société et l'environnement. Il met en évidence le rôle du capitalisme dans la genèse de la dégradation de l'environnement. Il souligne la distinction entre l'approche américaine (the treadmill theory) et l'approche européenne (la modernisation écologique). La première approche considère que la diminution de la disponibilité des ressources et l'aggravation de la dégradation écologique engendrent à la fois une mobilisation politique et une régulation étatique. La seconde approche souligne l'importance de la dynamique du marché dans la réforme écologique et met l'accent sur les processus sociaux qui découplent la croissance de ses impacts environnementaux (grâce à des gains d'efficacité de la production et à des demandes de biens et services plus respectueux de l'environnement). Ainsi, l'auteur promeut la nécessité de développer différentes écologies pour penser des pratiques alternatives pour faire face à la menace du changement climatique et aborder les dimensions intra et intergénérationnelles du débat écologique. En s'appuyant sur plusieurs auteurs, tels que Descola ou Diamond, **Éric Navet** affirme qu'il n'est plus possible de penser à des sociétés humaines en dehors de leur environnement. À travers une ethnohistoire, il promeut une approche ethno-écologique dans laquelle les scientifiques peuvent découvrir comment nos sociétés ont si longtemps pensé les hommes en dehors de la Nature, en essayant de la domestiquer. La question principale repose sur le fait de savoir si l'évolutionnisme social est aussi un évolutionnisme naturel. Il postule que les explorateurs ou les cartographes étaient probablement (pas scientifiquement, mais intuitivement) de bons ethnographes et géographes. Cependant à ce moment-là, ils étaient enfermés dans une approche ethnocentrique et étaient convaincus qu'ils avaient la mission de devenir les maîtres de la Nature. Cette position explique les ethnocides et les écocides jusqu'au XIX^e siècle. Mais, en accord avec Diamond, l'auteur considère que l'effondrement des sociétés n'est pas une fatalité. Il suffit d'accepter l'idée de notre responsabilité dans la disparition des solutions développées par les sociétés traditionnelles. Le

défi est d'arrêter de défier les lois naturelles et de reconstruire un lien avec la Nature pour garantir notre survie.

La partie IV s'intitule «Écologies renouvelées». Ses contributeurs suggèrent d'adopter une approche holistique pour penser la pluralité des liens existants entre les modes de vie, les styles de vie et l'environnement. Polanyi a montré le double encastrement de l'économie dans la société et dans la Nature. En fait, avec la montée des courants de pensée critiques, les scientifiques sont plus enclins à se demander comment le modèle économique dominant de la croissance a influencé notre conception de la ville et de l'environnement. Ainsi, **Owain Jones** étudie la question de l'environnement à partir de l'espace rural. Il explore comment l'accélération de l'urbanisme a également conduit à un écodice et à la perte de la Nature, ce qui caractérise l'Anthropocène. D'une part, il souligne le fait que, curieusement, il existe un besoin humain de dissoudre l'idée de la Nature pour la sauver et se demande ce qu'il adviendra lorsque la grande idée de Nature sera perdue. D'un autre côté, il souligne la coexistence de deux conceptions principales de la Nature: la première dans laquelle la Nature est pensée comme une sorte de domaine séparé de la Culture qui a imprégné tout ce qui l'entoure. La seconde conception considère que la Nature n'est pas une exclusivité humaine parce que les humains et les non-humains sont liés au même monde. De fait, la ville étant partout, comment ces deux conceptions peuvent-elles garder du sens lorsqu'on les transpose à l'espace rural? Pour leur part, **Isabelle Hajek** et **Jean-Pierre Lévy** s'interrogent sur la conception «catastrophiste» selon laquelle les organisations sociales continuent d'être perçues comme largement étrangères à la sphère environnementale. Dans cette conception, la ville est abordée comme une collection de dysfonctionnements, de risques ou de problèmes qui ne peuvent être résolus que par la gestion de «systèmes artificiels». C'est dans ce contexte que le développement durable a obligé les villes à réinterpréter la question de la Nature. Ainsi, les auteurs proposent d'adopter une nouvelle conception de l'écologie dans laquelle l'urbanisation est appréhendée à partir de perspectives plus positives: le point de vue de l'écologie urbaine leur paraît opportun et pertinent pour penser autrement les changements à préconiser et éviter qu'ils ne constituent des ruptures pour les habitants. Cela suppose une compréhension renouvelée des «modes d'habiter» et des transformations qui peuvent les affecter. **Lionel Charles** change de registre pour aborder la question de la santé environnementale issue du droit à la santé (art. 25, Déclaration universelle des droits de l'Homme). Il fait remarquer combien la santé constitue un résultat complexe d'une combinaison de facteurs sociaux et environnementaux. Sur ce sujet, l'approche environnementale française contemporaine s'inscrit dans une perspective cartésienne, contrairement à l'approche anglo-saxonne qui donne plus d'importance à l'empirisme. Ceci explique les différences de gouvernance des problèmes de santé environnementale. C'est la raison pour laquelle, malgré un contexte de connaissances indigentes sur le sujet, l'auteur considère qu'il serait opportun que les scientifiques s'entendent sur ce qu'ils appellent «Environnement». Pour sa part, **Philippe Hamman** aborde le problème de l'urbanisme durable. Selon lui, il existe quatre modèles principaux de ville durable: la ville recyclable, la ville compacte, la ville mixte et la ville participative. Ces modèles sont tous sujets à débat et ne sont pas nécessairement compatibles. Ils mélangent les dimensions économiques, éthiques et environnementales, mais si l'un est basé sur l'inspiration économique, les autres portent sur des questions de démocratie, de développement du territoire ou de diversité. Jusqu'à présent, l'urbanisme durable peut être considéré comme un concept pertinent et contingent. Mais ce concept est-il toujours le bon concept pour penser à la Nature? Par exemple, est-il suffisamment pertinent pour aider les mouvements des villes en transition? La même question pourrait être

posée à propos de l'écologie industrielle. Dans une suite logique, **Nicolas Buclet** discute des différentes visions de la Nature en écologie industrielle. Le modèle de l'économie cyclique est confronté à deux contraintes : l'intégration de la société industrielle dans l'économie de marché dominante et la montée d'une société basée sur le développement des technologies environnementales. Dans ce contexte, l'écologie industrielle doit respecter le principe « du berceau au berceau » et vise à intégrer le défi des activités sans carbone. Mais c'est assez complexe. Cela implique de sortir de la pensée unique et des sentiers de dépendance qui sont le produit de projets de sociétés technocentrés. La réponse se trouve peut-être dans le texte de **Roldan Muradian** qui s'intéresse aux moteurs des changements socio-environnementaux. Le paradigme des services écosystémiques a permis de renouveler les discours et de réfléchir aux outils, canaux ou formes d'action. Ce nouveau modèle économique a contribué à définir ces « services » pour les mettre ensuite à l'agenda politique.

La dernière partie du livre ouvre sur une discussion sur la relation Homme-Animal. À ce propos, **Éric Navet** prend un exemple concret, celui de l'ethnocide des Amérindiens de Guyane. Ces derniers n'ont jamais pu lutter contre l'entreprise de leur disparition orchestrée par le gouvernement français. L'auteur montre alors que l'écocide et l'ethnocide sont des pratiques qui contribuent à la disparition de la Nature du monde social. Tout comme l'histoire des animaux a toujours été écrite d'un point de vue humain. L'histoire des Amérindiens, des aborigènes australiens... a souvent été écrite par des colonisateurs, des missionnaires ou des agents de développement. Le problème principal est alors double. Il concerne à la fois le pillage des ressources naturelles (écocide), mais aussi l'acculturation et l'assimilation de ces populations dont les effets conduisent à interroger des concepts tels que ceux de progrès et de développement. De son côté, **Roland Borgards** souligne que les études animales, les critiques sur les études animales, les études sur l'animal humain et les études sur les animaux culturels sont des voies pertinentes pour mettre l'animal au-devant de la scène. En tant qu'êtres sans voix, les animaux devraient être considérés comme des entités à part entière, ce qui oblige à adopter une approche plus « centrée sur l'animal ». La vie des humains et celle des animaux sont étroitement liées. De nombreux auteurs ont souligné ce fait. Mais, s'il n'y a pas de différence à faire entre eux, alors est-ce que l'homme et l'animal sont tous deux, et de la même manière, des acteurs de la politique de la Nature ? Dans cette perspective, en combinant des méthodes historiques et des compétences éthologiques, **Eric Baratay** plaide pour la création d'une histoire animale, qui considère les animaux comme de vrais sujets. La manière de faire consiste à revenir à l'étude de la réalité dans des « savoirs situés », c'est-à-dire en tenant compte des contextes d'élaboration de l'investigation. De toute évidence, l'éthologie est la discipline parfaite pour essayer de comprendre le comportement des animaux. Mais l'approche idéale serait une sorte d'histoire éthologique, basée sur des biographies animales. Dans le dernier chapitre, lié à notre entrée dans l'Anthropocène, **Sabine Wilke** prône les humanités environnementales. Ce type d'étude permet de mieux comprendre les interdépendances complexes sur la base d'un dialogue interdisciplinaire qui ouvre un large éventail de problématiques et de questions sur l'avenir.

Dans la conclusion du livre, la réponse principale est de savoir comment les scientifiques peuvent redéfinir le concept de Nature. Les co-directeurs de l'ouvrage (Aurélie Choné, Isabelle Hajek et Philippe Hamman) proposent quelques méthodes pour y parvenir : il est essentiel d'ouvrir les frontières pour que différentes connaissances puissent circuler. Il est fondamental de déconstruire les domaines académiques et de revisiter et reconfigurer les approches théoriques. Il est sûrement nécessaire de multiplier les

études empiriques qui remettent la Nature et l'Animal au centre. Et il y a une réelle pertinence à faire une place aux citoyens pour relever les défis de la gouvernance et de la politique sur la Nature.

Que pouvons-nous dire après avoir lu toutes ces contributions? Nous ne pouvons plus penser à la Nature hors-sol. Premièrement, la complexité des problèmes liés à l'environnement suppose de confronter les différentes perspectives sur la Nature d'un point de vue interdisciplinaire. De plus, les contributions insistent sur la dimension processuelle et sur l'obligation d'adopter une approche multi-échelles. Cela invite à dépasser les frontières disciplinaires pour mieux comprendre cette complexité. La crise écologique l'impose. D'une certaine façon, notre société est écologiquement archaïque. De manière paradoxale, mais pour mieux les contrôler, elle privilégie la régulation technologique des écosystèmes naturels. Elle marchandise la Nature et ses ressources. Elle distend la relation de la Cité avec son environnement naturel. En fonctionnant comme prédatrice, elle affaiblit les services écosystémiques qui sont pourtant la garantie des conditions du vivant. Elle ambitionne de devenir une société «intelligente» (smart cities, smart grids...), tout en développant l'idée d'un urbanisme qui s'affiche comme «renaturé», mais sans reconstruire la relation du citoyen à son environnement biophysique, sans recréer de lien entre le politique.

La crise écologique devient un impératif pour repenser nos choix de société. Cependant, même s'il se défait de l'approche technocentrée, le drame pour l'homme est de penser la Nature dans une approche anthropocentrée: il interroge toujours la Nature à partir de ses schèmes de pensée, de ses cadres interprétatifs. Il pense pour elle à partir de son régime de valeurs, de ses visions du monde. Il se place au centre du système et continue d'interpréter la Nature comme une entité dans laquelle il peut puiser ce dont il a besoin pour vivre et survivre. La question est de savoir s'il ne vaudrait pas «désanthropiser» son point de vue de manière à s'inclure dans cet environnement comme un élément parmi d'autres pour ne plus se penser comme simple prédateur, mais plutôt, par un travail de symétrisation, comme contributeur d'un équilibre à rétablir pour que la planète puisse lui survivre. En somme, comment penser ensemble Nature, monde social, technique et une certaine éthique? L'homme s'est pensé comme «maître et possesseur de la Nature». Il s'agit désormais qu'il se pense davantage comme «serviteur et protecteur de la Nature», Nature dont il fait partie. Repenser l'écologie, repenser la place de la Nature, c'est repenser la question politique des relations entre Nature, culture et les autres entités qui cohabitent et ont besoin d'un porte-parole.

Marie-Christine Zélem